

Ma première réaction : non, impossible, mon demi-frère n'est pas comme ça. La seconde, presque simultanée : si, l'évidence, rien ne pouvait lui ressembler davantage.

Tout à l'heure, un de nos amis m'appelle pour me parler d'Alban. Voyons-nous le plus vite possible. Pourquoi pas au téléphone ? Face à face, ce sera mieux. Où est l'urgence ? Tu ne vois pas ? Vraiment ? Je sens bien que mon ignorance surprend Didier Ostend, le dérange.

Ne fais pas l'innocente.

Je proteste, sincère, pas vu mon demi depuis un certain temps, quelque chose a dû m'échapper. C'est bien ça, raison de plus pour se voir tout de suite. J'allais traverser les Buttes-Chaumont, pour rentrer chez moi, de l'autre côté, rue Botzaris.

Attends-moi dans le parc, je ne suis pas loin.

Qu'est-ce qu'Ostend peut bien vouloir à mon demi ? Trou noir, pendant mon attente. Il ne traîne pas, à croire qu'il me suivait. Je le trouve agité ; pas de politesses inutiles. Comme ça, je n'ai rien vu venir ? Ou je fais semblant ? Peut-être, c'est souvent compliqué entre Alban et moi. L'impression qu'il m'a évitée, ces

derniers mois, oui, toujours occupé, je n'ai pas creusé. Rien d'autre.

Didier ne veut pas me brusquer. Si je suis capable de l'entendre ? Il en doute à présent. Nous grimpons, dans le parc, jusqu'au pseudo-temple de la Sibylle.

Alban Joseph, ton demi, comme tu l'appelles... Alban, c'est arrivé depuis un bon moment déjà... ton demi, ce n'est plus un secret, il s'est converti. L'intérêt pour la religion, chez lui, n'a jamais été visible, c'est vrai, mécréant parmi les mécréants. Mais, là, c'est violent, conversion, musulman, on pourrait presque dire du jour au lendemain, mais c'est sans doute plus subtil.

J'ai pensé : non, ça ne tient pas. Notre ami, l'adversaire de toutes les religions, de tous les extrémismes, voit l'obscurantisme partout, tendance à l'exagération. Aussitôt : non, pas l'air d'exagérer. Si je réfléchis une minute, bien forcée de m'avouer que je m'attendais, non à ça, mais à un truc du même genre.

Ostend voudrait me donner des détails, j'écoute, je n'entends plus que des mots sans suite ; une langue maternelle étrangère ; je n'avais pas prévu un bouleversement de cette nature.

Il me sent en déséquilibre, me prend le bras... m'aider à redescendre du temple de la Sibylle. Je repousse sa main. Salaud, je ne lui ai rien demandé, je préférerais ne pas savoir ce qui se préparait depuis si longtemps.

Je m'échappe, une bousculade de flashes dans ma tête, pendant que je dévale les escaliers des Buttes-Chaumont et que la voix de Didier, de plus en plus lointaine, crie mon prénom, Alix, Alix, dans le vide.

Je traverse la rue Botzaris, vite mon cinquième étage, me retrouver seule, faire retomber le rythme cardiaque. La sonnerie de l'interphone n'arrête plus. Je me penche à la fenêtre : mon ami agite un bras en criant. Je ne parviens pas à reprendre mon souffle, il

insiste. Que je lui ouvre, qu'on parle tranquillement... Ma réaction lui semble excessive... Il admet ma surprise, mais de là à être aussi secouée... Après tout, on a le droit de trouver la foi... Lui non plus n'aime pas les religieux... les durs de n'importe quelle religion... Pas un crime pour autant. Est-ce que je m'agitais autant, s'il s'était fait catholique, même intégriste ?

Dis tout de suite que je suis raciste.

Didier Ostend s'impatiente, on ne peut pas rester comme ça, à se gueuler des soupçons de la rue à la fenêtre et de la fenêtre à la rue. Je le laisse entrer, j'espère qu'il n'a rien d'autre à m'annoncer. Pour l'instant, rien de plus... Si c'est pour me voir m'effondrer au premier mot...

Je ne m'effondre pas, j'ai été submergée, c'est tout, des rafales de flashes, difficile de mettre de l'ordre, c'est crevant. Il m'aide à m'allonger sur mon lit.

Qu'est-ce que tu appelles des flashes ?

Je ne sais pas... ce que tu m'as dit a fait monter à la surface de vieilles images... une vision... ça s'entrechoque sans logique... Je sens que Didier me regarde d'un seul coup comme une hystérique. À ne pas contredire trop brutalement... De vieilles images, quel genre d'images ?

La plus impressionnante, la première, je n'arrive pas à m'en défaire, qu'a-t-elle à voir avec la conversion de mon frère ? Rien, à première vue ; beaucoup, j'ai l'impression, si je veux avoir une chance de saisir ce qui se passe.

Ce flash, c'est nous, Alban et moi, adolescents, à l'Europa-Park, un parc d'attractions près de Fribourg, en Allemagne. Je ne t'en ai jamais parlé ? Aucun souvenir, et puis, un parc d'attractions, une conversion religieuse, franchement, quel rapport ? Tu ne déliras pas, des fois ?

Je n'y peux rien, image persistante. Tant que je n'aurai pas extrait le sens de cette image, je ne m'en

sortirai pas. Je revois notre parcours, un été, à l'Europa-Park. Barthélemy Joseph, le père d'Alban, mon beau-père, tient une agence de voyages près de l'Opéra, reçoit, à titre promotionnel, des accès gratuits aux lieux touristiques.

Il nous envoie, gratis, dans tous les parcs d'attractions de France et d'Europe. On n'a plus l'âge, plus envie. Ces attractions débiles, pour petizégrands, même gratuites, on n'en peut plus, on n'en veut plus. Barthélemy Joseph, ancré dans son métier, reste convaincu que rien ne pourrait faire plus plaisir à des jeunes de notre âge. Combien de fois lui ai-je laissé entendre qu'on s'en tapait, de ses attractions mondiales? Il ne me contredisait pas... Je suis sa belle-fille, bizarre quelquefois, pas dans l'esprit du temps, mais gentille, à la fin, elle accepte les offres du beau-père. Parions qu'elle y trouve son compte... Le vrai fils, Alban, mon cadet de trois ans, ne proteste jamais, c'est l'essentiel. On est sûr de lui faire plaisir en l'expédiant dans les parcs, sous la protection de sa sœur. Nos parents n'ont pas de temps à nous consacrer; distraire les autres, c'est tellement de travail.

Nous errons tous les deux dans l'ennui des parcs d'attractions, tous frais payés. Cette fois, nous avons passé la frontière allemande, un des plus attractifs parcs du genre, selon Barthélemy Joseph, l'Europa-Park, culturel, avec ça; sa belle-fille prétend, à seize ans, un cas isolé, préférer la culture à la distraction, elle sera servie... Elle comprendra que la culture sans le sérieux, c'est encore mieux... Toute l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe transformée en jeux à l'Europa-Park, tu m'en diras des nouvelles, Alix.

La culture amusante, tu parles. Je ne voyais rien d'amusant ni d'instructif là-dedans. On marchait au hasard en attendant l'heure du retour, on s'ennuyait. D'un seul coup, Alban, pour rire, comme je l'ai cru, me

dit : On n'a qu'à faire un truc quelconque, le plus gros, le plus spectaculaire. On aura moins l'impression d'être venus pour rien. Je réserve deux places dans le Silver Star, un des coasters les plus réputés, le plus élevé, soixante-dix mètres de haut, le plus rapide, cent trente kilomètres à l'heure, une expérience inoubliable, des sensations exceptionnelles. Peur de rien pour vanter leurs montagnes russes rebaptisées coasters. Ça fait plus technologique, plus américain, surenchère et sophistication.

Nous prenons la file d'attente. Des grosses dunes en métal, on en a vu d'autres, notre expérience mondiale, blasés à force de ne jamais nous amuser, alors que nous sommes les deux enfants qui ont eu le plus d'occasions, en si peu d'années, de s'amuser. Je me dis, après Alban, que cette activité fera passer le temps plus vite, l'heure du train de retour nous semblera plus proche.

Nous avançons lentement, trouvons deux places au milieu du convoi, rangées de quatre. Deux filles excitées à côté de nous crient de terreur avant même le départ. Qu'est-ce que ce sera au moment du circular loop ?

La montée est lente, ça n'en finit donc jamais, ces jeux infantiles ? En haut, je me sens prête à découvrir le panorama, ce sera au moins une curiosité, pas le temps, accélération, je m'enfonce, comme dans du sable, la chute, accélération, des tonnes sur la poitrine, l'envie de dégueuler. Vraiment pas faite pour l'amusement, Alix Thézé.

Je récupère dans la remontée, une poussée contraire, amplifiée par un virage, corps de plus en plus incliné sur la droite, un arrachement possible. Je ne veux pas crier comme les deux folles à côté de nous. Alban me semble impassible, il sait s'ennuyer sans en souffrir autant que moi. Nos mains se serrent pourtant,

au moment du plus grand looping, tête à l'envers, le sang aux tempes, au bord de l'éclatement, qui tarde, tarde tant, jusqu'à la brève remontée, l'inclinaison sur la gauche, ligne droite plus paisible, ultime accélération, incurvations plus sèches, droite, gauche, je me sens flancher dans cet enchevêtrement de rails aériens.

Je descends du convoi immobilisé, éccœurée, encore plus éccœurée du bonheur expansif de nos voisins : ils ont ressenti exactement ce que leur promettait la brochure, les mêmes mots en boucle, des sensations exceptionnelles, inoubliables. La vitesse, mais la sécurité aussi, ils en crient encore, avoir eu si peur en se sachant si bien protégés.

Je laisse entendre à Alban que nous en avons assez fait pour aujourd'hui, je parle des activités et des concessions. J'ai seize ans, ce jour-là, je me sens trop vieille pour ce genre de distraction ; ou trop jeune, puisque la plupart des adultes ont l'air d'y trouver leur compte, les grands-parents plus enthousiastes que les autres.

C'est là qu'Alban me surprend, là que se rejoignent les deux images, le flash d'aujourd'hui. Tu saisis, maintenant ? À l'instant où tu m'as dit : ton demi s'est converti, j'ai revu ce moment, à l'Europa-Park, où Alban Joseph est devenu un autre sous mes yeux. Quel autre ? Un gamin de treize ans bouleversé par son tour de Silver Star, peut-être pas amusé ou joyeux comme tous les gamins qui en sortaient ; lui, sérieux comme tout, des gestes mécaniques, il m'ignore dans la foule, s'éloigne, retourne au guichet prendre un nouveau ticket pour le coaster, se presse pour être le premier à monter dans un wagon, force le passage, bouscule une famille indignée par son manque de respect. Il s'installe dans le wagon de tête, première rangée, les mains à plat sur les genoux, les yeux fixes et graves.